

« Billy Strauss »

Lynda Burgoyne

Numéro 56, septembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27127ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Cahiers de théâtre Jeu

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Burgoyne, L. (1990). Compte rendu de [« Billy Strauss »]. *Jeu*, (56), 142–144.

«billy strauss»

Texte de Lise Vaillancourt. Mise en scène : Alice Ronfard, assistée de Solange Lévesque; décor : Stéphane Roy; costumes : Ginette Noiseux; éclairage : Michel Beaulieu; musique originale : Jean Sauvageau; conception sonore : Paul Béland. Avec Pascale Montpetit, Pier Paquette, Louise Bombardier, André Thérien, Luc Senay, Pierre-François Cormier, Stéphane Guignard et René Maître. Production de l'Espèce Go, présentée du 5 avril au 19 mai 1990.

tout ce que le théâtre intègre d'indicible, d'irrationnel et d'impossible

L'écriture de Lise Vaillancourt ne se laisse jamais prendre par l'anecdote. Intimiste sans pour autant être hermétique ou complaisante, elle se retourne sans cesse sur elle-même, elle fouille et interroge les agonies de sa propre conception. Dans les œuvres dramatiques aussi bien que dans le récit *Journal d'une obsédée*¹, la plume est fébrile, belle et sensible. Sémantique et rhétorique vont de concert par à-coups, par jets spontanés. C'est une écriture qui cogne par en dedans.

Lise Vaillancourt est venue au théâtre par nécessité. Animée par le désir d'exprimer «ce qui ne se dit pas, ce qui ne se vit pas, ce qui n'est pas²», elle nous donnait, il y a quelques années, cette très inusitée tragi-comédie néo-baroque *Marie-Antoine, opus 1*³. Sa dernière création n'est pas moins originale et tout aussi parcourue par une espèce de fascination du double. En ce sens, le procédé de la mise en abyme, très prisé par nos auteurs contemporains, est ici utilisé avec autant d'ingéniosité que de singularité. Le spectateur assiste à la douloureuse parturition d'une pièce qui ne s'écrira pas. L'auteure, Lisa V (double apparent de Lise Vaillancourt), veut tout mettre sur scène : son enfance, le théâtre, son manque.

La fiction commence quand Madame V décide de la rencontre d'une «petite fille qui n'avait pas de mots», d'un «jeune homme blond qui a dansé

[pour elle]», d'un «vieil homme qui [lui] lisait des choses sur l'univers» et de cette «peur immense que le monde s'arrête d'un coup». Sa quête se trouve décuplée à travers les personnages qu'elle crée, particulièrement à travers Billy Strauss, personnage masculin qu'elle investit de ses propres angoisses. «Nous ne sommes pas de la même histoire mais nous sommes de la même perte», dira-t-elle.

Madame V tente désespérément de comprendre quelque chose à l'amour, cette douleur insupportable. Elle veut savoir comment la perte de l'être aimé agit sur Strauss. Ce n'est donc pas une pièce sur l'amour mais bien sur l'absence d'amour, sur l'impossibilité de l'amour entre un homme et une femme. Comme si l'amour ne pouvait se vivre en dehors du théâtre, comme si l'amour n'était qu'une histoire inventée pour la fiction.

Madame V (Pascale Montpetit) avec Billy Strauss (Pier Paquette), personnage de sa création «qu'elle investit de ses propres angoisses». Photo : Pierre Desjardins.



1. *Journal d'une obsédée*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1989.

2. Lise Vaillancourt. «Saillie» dans *Marie-Antoine, opus 1*, Montréal, Les Herbes Rouges, 1988, p. 95.

3. Produite par le Théâtre Expérimental des Femmes en 1984 dans une mise en scène de Pol Pelletier.

Louise Bombardier (Thowsenhauer), Pier Paquette (Billy Strauss) et Pascale Montpetit (Madame V) dans *Billy Straus* de Lise Vaillancourt, mis en scène par Alice Ronfard à l'Espace Go. Photo : Pierre Desjardins.



«L'amour est incroyable», dit-elle. Il va sans dire que le traitement de la thématique de l'amour est ici particulièrement original. Nous voici à tout le moins éloignés de la très populaire version que nous a proposée notre théâtre ces dernières années, par la lorgnette homosexuelle de l'amour sublimé.

L'amour n'existe pas

Thowsenhauer, personnage féminin créé par Madame V, est en quelque sorte son double rabat-joie. «L'amour n'existe pas. L'amour n'existe que dans des histoires qui n'existent pas...! La douleur oui!» Ses interventions provoquent de brusques ruptures de tons, de rythmes, de niveaux de langue. L'effet de réel prend le pas sur la théâtralité. Par Thow s'effectuent les retours à l'enfance, à l'inceste, à l'infidélité du père, à la ruine de la mère. Hambourg, ville détruite, métaphore éponyme de la mère, est sans cesse rappelée par la parole de Thow. De Hambourg à Longueuil, l'Allemagne est bombardée, et la guerre et la mort sourdent sous l'apparente tranquillité de la banlieue. Parce que les hommes n'ont que la violence comme recours devant l'impuissance et parce que le rappel du passé oriente le référent vers l'universel, théâ-

tre et réalité confondus.

«j'étais un créateur, l'égal de dieu»

Personnage extirpé de sa légende et recréé, pour les besoins de la pièce, Faust vient instruire Strauss (qui affirme ne pas être un personnage) des choses de la vie, mais surtout des choses du théâtre. Amoureux transi et éprouvé, ayant perdu Marguerite sous les pans du rideau de la dernière représentation, il réunit à lui seul le désastre de l'amour, le théâtre et le créateur. «Tout est dans Faust : la volonté de puissance, l'appétit de vivre, la soif d'aimer, le dépassement de soi, le rassemblement de l'être⁴.» Faust n'aimera en Marguerite que le personnage, c'est-à-dire ce qu'il a lui-même créé. Madame V se cherche en vain une identité en dehors du théâtre, en dehors de ce qu'elle invente. La création se trouve ainsi mystifiée à la fois par l'intrusion de ce personnage extraordinaire qu'est Faust et par le désarroi de Madame V, auteure, devant cette pièce qu'elle n'arrive pas à écrire.

Elle partira donc à la recherche de ce personnage,

4. Pierre Popovic, «Faust talk-show et Faust variétés», dans *Jeu* 39, 1986, 2, p. 162.

ce Strauss qu'elle a créé, forte de la conviction qu'il existe. L'illusion prendra le pas sur le réel... Billy existe, plus qu'elle-même. Ni son ami Gino de Longueuil, ni l'interviewer, qui s'improvise personnage dans le seul but de se faire aimer d'elle, ne parviendront à l'atteindre. Elle possède le pouvoir divin de se créer un monde qui la porte et la féconde⁵.

la robe pourpre

La lecture qu'effectue Alice Ronfard témoigne d'une grande sensibilité. Elle assure avec beaucoup de doigté les allers-retours entre la réalité et la fiction. La robe que revêt Strauss apparaît dans la mise en scène comme la clé de voûte de ce spectacle. Toute la polysémie de l'objet explose lors de cette remarquable chorégraphie imaginée pour représenter la scène de l'agression. «Une robe sur le dos, dans une ruelle déserte à quatre heures du matin, il se passe toujours quelque chose.» Qu'il s'agisse de la robe pourpre de la femme aimée (celle-là même qui hante Strauss par son absence) ou de l'ombre de Madame V qui défile lentement à l'arrière-plan, portant la robe dans ses bras, l'objet permet le lien entre celui ou celle qui l'habite et son accession au monde.

un jeu réglé sur la fréquence de la douleur

Billy Strauss, bel adonis, incarné par Pier Paquette (la mèche blonde et le regard affligé) est ce personnage égaré par sa propre histoire au gré des volontés de l'auteure. Le comédien joue avec tout le lyrisme que lui confère le rôle de l'amant éperdu. Pascale Montpetit dans le rôle de Madame V oscille, saisissante, entre la fébrilité et la douleur, entre l'exaltation et le désespoir. Louise Bombardier interprète fougueusement, sans retenue, le personnage de Thowsenhauwer, dont la dureté et la névrose forment un contraste avec la timidité et la fragilité de Strauss. André Thérien est sans doute le plus étonnant, le plus troublant par l'élégance et la finesse qu'il met à interpréter un Faust vieilli. Le maquillage et le costume, ajoutés à son jeu cassant, contribuent à faire de ce personnage l'emblème de la théâtralité.

«...rien d'autre qu'un décor...

voilà l'univers»

Derrière le rideau rouge où se joue le drame de chaque être-personnage se déploie un décor de théâtre, des couples d'amoureux, des statues couleur bronze. Les lieux réels que sont le studio où se déroule l'entrevue, la rue, le bureau de fonctionnaires demeurent volontairement imprécis. Le jeu des éclairages soutient adroitement le propos véhiculé par le texte et la mise en scène, particulièrement lorsque Faust surgit d'outre-tombe. La fenêtre ronde à l'avant-scène marque bien les passages du néant au réel et me ramène, non sans émoi, à ce tunnel d'Orphée, au-delà du temps et de l'espace, dans le film de Jean Cocteau.

Billy Strauss ne se résume pas. Parce que ce qui nous rapproche ou ce qui nous éloigne de l'intangible et de l'irrationnel est inracontable. *Billy Strauss* est une œuvre exigeante qui demande une grande disponibilité émotive et sensitive de la part du spectateur. Madame V, à la toute fin, effeuille la marguerite sans trouver de réponse. Ou plutôt, elle ne cesse d'interroger, de manière obsessive, tout ce que le théâtre intègre d'indicible et d'impossible. Et le rideau tombe toujours.

lynda burgoyne

5. Faust dira à Strauss : «J'étais un créateur, l'égal de Dieu! Je m'étais créé un monde qui me porterait et me féconderait.»